

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.
Comprend du texte en anglais.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE.—THÉÂTRE.—LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS

VOL. XII.

MONTREAL, 21 AVRIL 1900.

No 254

SOMMAIRE

Le Patriotisme, *Vieux-Rouge* — Au Conseil-de-Ville, *Civis* — Notre Langue, *Franc* — Chronique, *Rigolo* — Soirées de Famille, *Lorgnette* — Funérailles de Moine, *Jean de Bonnefon* — Une Flambée, *François Simon* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

GARDEZ L'ENFANCE

L'enfant est sujet à tant d'accidents de la gorge.... A la moindre alerte faites prendre du BAUME RHUMAL.

LE PATRIOTISME

Il est rapporté dans l'Ancien Testament — par conséquent il n'est pas permis d'en douter — qu'à une époque indéterminée, les habitants de la terre se gonflèrent d'un immense orgueil, et conçurent l'étrange projet de monter jusqu'à la demeure du Père Eternel, qui habitait alors bien au-dessus des nuages, au moyen d'une tour devant être construite avec tous les perfectionnements de l'époque.

Il convient de dire ici que les ascenseurs mécaniques ne furent inventés que plusieurs siècles plus tard.

La forme de gouvernement était celle dite patriarcale. c'est-à-dire que le doyen d'une tribu ou d'un groupe quelconque se faisait des rentes pour lui-même, sa famille et ses amis en taxant les pauvres diables qui étaient sous ses ordres.

Je n'ai aucune raison valable de douter de ces choses, car rien n'a été changé dans cette forme de gouvernement, du moins en ce qui concerne la Province de Québec.

La tradition s'est répercutée jusqu'à nos jours, et le vénérable doyen de la tribu canadienne, l'hon. M. Marchand, a calqué sa manière de gouverner sur celle des temps bibliques.

Toute la tribu travaille pour le compte du premier-ministre et de son intéressante famille, qui ramasse tout ce qui reste lorsque le premier impôt, et le plus lourd, a été prélevé par nos directeurs spirituels.

Vous voyez que c'est absolument comme dans l'ancien temps.

Mais me voilà bien loin de la tour, de l'escalade projetée du séjour céleste, et du titre inscrit en tête de cet article.

Le commun des mortels ne voit pas encore la connexité qui peut exister entre ces choses disparates, mais je vais tâcher de la faire voir.

Il avait donc été décrété entre les chefs de tribus que l'on construirait la tour en question pour rappeler au créateur qu'il avait eu tort de donner aux hommes ce que, par convention, on appelle le bienfait de la vie.

Et ici encore, je suis obligé de constater qu'un bienfait n'est jamais perdu pour celui qui en bénéficie,

Car l'histoire se répète, et se répétera toujours aussi longtemps que la planète terrestre subsistera.

Ainsi, l'hon. M. Laurier, en 1891, après avoir bénéficié de l'affaire de la Baie des Chaleurs, reniait carrément Honoré Mercier et le laissait exposé à la vengeance de ses pires ennemis.

On sait ce qui est arrivé au plus vaillant chef de la nationalité canadienne-française par l'attitude de l'hon. M. Laurier à son égard.

Il me reste maintenant à considérer la question de patriotisme.

Si je comprends bien la signification de ce mot, il me semble qu'il exprime, d'une manière absolue, un amour profond, exagéré, outré, de la patrie.

Les anciens, ceux qui voulaient combattre leur créateur, n'avaient pas de patriotisme puisqu'ils n'avaient pas de patrie, la terre étant la propriété conjointe du seul peuple qui l'habitait à cette époque.

Lorsque la construction de la tour fut rendue à une certaine hauteur, l'Éternel pensa qu'il était temps de mettre un terme à cet enfantillage, et d'un souffle puissant il enjoignit aux téméraires de ne plus se comprendre entre eux.

Cette aventure extraordinaire qui ne peut pas être mise en suspicion, puisqu'elle est racontée dans l'Histoire Sainte, est connue sous le nom de "Babel," ce qui signifie, dans notre langage vulgaire, "confusion des langues."

C'était bien le cas de le dire.

Alors la construction de la tour fut abandonnée, les entrepreneurs perdirent leurs dépôts, et les chefs de tribu rassemblèrent tous ceux qui parlaient la même langue, et se dispersèrent sur tous les points du globe où ils fondèrent des empires et des nations.

Et c'est de là que naquit le patriotisme.

Et les guerres entre peuples commencèrent au nom sacré de la Patrie et de la défense du territoire.

Il y eut bien quelques nations qui entreprirent des guerres de conquête sous le prétexte de fonder des colonies et de répandre la civilisation dans le monde.

On voit encore, de nos jours, des tentatives de ce genre. Heureusement, à l'époque où nous sommes, ça ne réussit pas toujours.

Plus tard, le Christianisme s'étant fait une large place au soleil, les chefs des nations dirigeantes se servirent de ce nouvel engin pour étendre la prépondérance de leur empire sur toutes les parties du monde où ils pouvaient se rendre maîtres sans faire trop de sacrifices. Leurs flottes, bordées de soldats, découvrirent des mondes inconnus, et, la Bible d'une main et le mousquet de l'autre, ils forcèrent les naturels des pays qu'ils envahissaient à croire ou à mourir.

Disons de suite qu'un grand nombre de ces pauvres gens acceptèrent la foi qui leur était offerte d'une manière aussi convaincante, mais que la plupart en crevèrent.

Je n'en veux pas d'autre preuve que celle qui m'a été donnée dans mon propre pays.

Les puissantes tribus sauvages qui vivaient dans la région connue aujourd'hui sous le nom de Dominion of Canada, sont disparues ou à peu près, et leurs descendants, réduits à un nombre infime, sont sous la tutelle du gouvernement, qui trouve encore le moyen de donner un honnête bénéfice à ses agents à leurs dépens.

Plus tard, la sphère d'action s'étant rétrécie, et les blancs, n'ayant plus de sauvages à gruger, commencèrent à se battre entre eux pour déterminer si le Français mangerait l'Anglais ou si ce dernier dévorerait l'autre. Cela dura plusieurs années avec des avantages plus ou moins réels de part et d'autre jusqu'au jour où le Canadien-français, lassé de se faire tondre jusqu'au coton par la bureaucratie anglaise, jugea à propos de se révolter contre sa suzeraine.

C'est alors que l'on entendit tonner, à la tribune parlementaire et dans les assemblées populaires la voix puissante des tribuns patriotes, qui ne recherchaient pas,

eux, les titres, les décorations et les honneurs, mais demandaient tout simplement pour notre race, écrasée sous le talon britannique, sa part d'espace au soleil du bon Dieu, et le gouvernement autonome.

On connaît la réponse qui fut donnée à ces légitimes revendications.

La morgue et l'insolence des bureaucrates ne firent que croître et embellir jusqu'au moment où la patience devenant un vice, la rébellion fut décrétée.

On n'avait rien pour faire la guerre, et l'on se battit quand même.

L'issue du conflit ne faisait de doute pour personne. Tous les patriotes savaient d'avance que le sort des armes leur serait adverse, mais ils n'avaient jamais pensé que la grande nation civilisatrice de l'univers les traiterait en rebelles et les pendrait haut et court s'ils avaient le malheur d'être pris.

Ils avaient oublié le sort de leurs frères de l'Acadie, et ils ne pouvaient pas prévoir la boucherie des Cipayés.

Cette généreuse semence de sang, de larmes et de douleurs nous valut, quelques années plus tard, les bienfaits du gouvernement constitutionnel, tout en nous libérant des charges onéreuses que l'Angleterre, en sa qualité antérieure de suzeraine absolue, pouvait nous imposer.

Voilà l'héritage sacré que nous avons déposé entre les mains de l'hon. M. Laurier en 1896.

Voilà l'arche sainte, à laquelle nul ne peut toucher sous peine de mort, qui a été placée sous sa garde.

Qu'en a-t-il fait ?

C'est ici que j'arrive à la tour de Babel, qui n'est pas un hors-d'œuvre dans cette courte étude du règne de M. Laurier.

Je dirai d'abord un mot du legs de nos ancêtres, et de la manière dont M. Laurier, fidéi-commissaire de ses compatriotes, a administré la succession qui lui a été confiée.

En 1896, on lui met entre les mains un drapeau qui n'était nullement d'une couleur indécise, lui-même l'admet dans tous les discours qu'il prononce dans sa tournée triomphale. C'est le drapeau libéral qu'il brandit. C'est ce drapeau qu'il déployât aux quatre vents du ciel, et qui doit flotter triomphant au-dessus des têtes de ses fidèles sujets. Il y a bien assez longtemps que le combat dure, et si la victoire se range du côté des libéraux, il n'est que juste qu'ils en aient le bénéfice en récompense des luttes et des sacrifices qu'ils ont faits depuis un demi-siècle.

Mais il y avait des renégats à récompenser; il y avait des traîtres dans le camp; il y avait des espions, de ces gens que l'on fusille sans aucune forme de procès, qui s'étaient faulxés dans les rangs du parti libéral; il y avait non pas des délateurs — le mot est trop mince — mais des *informers* à l'affût de la curée, et ce sont ces gens-là qui ont sauté par-dessus la tête des vrais libéraux.

Et le vieux drapeau a changé de couleur!

On les voit aujourd'hui ces gens, qui battaient une dèche gigantesque au moment de la lutte suprême, mendiant tous les samedis quelques piastres pour faire bouillir la marmite dominicale, on les voit, dis-je, s'acheter des châteaux, des meubles somptueux, des chevaux et des voitures, se payer des domestiques nègres, et Dieu sait encore quelles extravagances, cependant qu'ils élaboussent au passage les vieux et les vrais lutteurs du parti en leur riant au nez.

La faute que vous avez commise, Monsieur Laurier, est d'avoir tout donné à ce monde-là, et un grand nombre de vos partisans vous en tiendront compte.

Dès le commencement, je crois que vous étiez sincère, que vos protestations de dévouement à la cause libérale n'étaient pas vaines, que vos intentions étaient réellement pures, mais votre faiblesse de caractère vous a fait manquer à vos promesses les plus sacrées.

Vous aviez conçu l'idée d'élever une tour pyramidale du haut de laquelle le parti libéral, personnifié en vous, commanderait à tout le pays. L'édifice, quelques mois après votre avènement au pouvoir, était très élevé, et vous aviez raison de supposer que vous domineriez toujours le peuple.

Mais le mauvais génie qui vous inspire a soufflé, et la tour est devenue une tour de Babel.

Les libéraux n'y comprennent rien et ne se comprennent plus entre eux.

VIEUX-ROUGE.

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

JE VEUX... JE PEUX...

Voulez-vous tenir votre gorge et vos poumons libres? Prenez une dose de BAUME RHUMAL aussitôt que vous ressentez quelque gêne. 39

Les personnes qui ont des lettres circulaires ou prospectus à faire distribuer peuvent s'adresser en toute confiance à M. Jules Vatonne, No 1447 rue Notre-Dame, et la distribution sera faite à leur entière satisfaction.

Au Conseil-de-Ville

Si l'on en juge par les faits qui nous sont révélés tous les jours, le nouveau gouvernement municipal a l'intention de justifier son appellation et d'exécuter le programme réformiste qu'il a formulé.

On n'entend parler que d'enquêtes, de concussions, de vols même, et de destitutions déjà faites et à faire.

Les citoyens de la ville de Montréal doivent être heureux de voir que leurs intérêts vont se trouver entre bonnes mains, et que s'ils sont lésés, ce ne sera certes pas par la faute des échevins.

Il faudrait demander, cependant, que l'équité et non un désir de vengeance personnelle animât ces messieurs dans l'exercice de leurs fonctions.

Si un employé de la Corporation est convaincu d'irrégularités, pour ne rien exagérer, ou même de simple négligence qui peut devenir une faute grave au point de vue des intérêts de la ville, qu'on le renvoie, mais seulement après une enquête minutieuse et impartiale.

Dans les circonstances actuelles, ce qui s'impose surtout, c'est l'épuration dans les rangs des échevins qui ont reçu des pots de vin, ou d'autres rémunérations pour les services qu'ils se sont rendus.

* * *

M. Laforest a été renvoyé du service de la ville sans être entendu par le nouveau comité. Le conseil aura à se prononcer sur cette affaire : si M. Laforest est coupable d'irrégularités impardonnables, ce sera malheureux pour lui, mais il est prêt à en subir les conséquences. Il faut bien se rappeler cependant que les faits qu'on lui reproche n'étaient que la continuation des anciennes méthodes. M. Laforest est un brave citoyen, qui n'a rien à se reprocher, si ce n'est peut-être un peu trop de condescendance et de bonhomie envers ses employés, et peut être même envers ses supérieurs.

Seulement, le fond de la chose est simplement ceci : il y a un gros morceau—la place de surintendant de l'aqueduc de Montréal—à prendre, et

il y a probablement, ou plutôt sûrement, des aspirants à la position qui ne seraient pas fâchés de se voir à la place de M. Laforest.

Les journaux quotidiens semblent en faire une question de race. C'est un très grand tort à tous les points de vue. Il faut assimiler ici le cas qui nous occupe à celui d'un homme qui serait marié depuis vingt ans. Le lieu du mariage dans ce pays est indissoluble, et l'union entre les deux conjoints doit forcément subsister jusqu'à la mort de l'un des deux.

Dans le cas des deux races, cette union est encore plus puissante, car ni l'une ni l'autre n'est destinée à disparaître de longtemps,

Pour aujourd'hui, ce qu'il importe le plus aux Canadiens français et anglais de Montréal, c'est que si M. Laforest doit disparaître *quand même*, que sa tête soit le prix d'une coterie montée ou de tout autre combinaison, il soit remplacé par l'un des nôtres, et non pas par un étranger quelconque qui possède plus d'intrigue et moins de connaissances vraies que ses concurrents.

Canada for Canadians, et nous demandons en cette occurrence à ceux qui sont renseignés sur la matière de nous dire quels sont ceux de nos compatriotes qui sont actuellement au service du gouvernement de la France.

Dans tous les cas, il devrait y avoir une raison péremptoire pour empêcher les étrangers de s'emparer des plus belles places que nous avons à donner, et cette raison primordiale est de connaître les deux langues officielles de notre pays, le français et l'anglais.

Si les aspirants à cette place peuvent donner des garanties suffisantes et prouver qu'ils connaissent ces deux langues, nous n'avons aucune objection à leur donner même le bénéfice du doute. Mais avant de décider et de déclarer qu'un *alien* quelconque prendra une des meilleures places que la municipalité a le droit de donner, qu'on s'informe.

CIVIS.

MYSTERE ECLAIRC

Tout est mystère dans les affections de la gorge et des poumons, et pourtant le BAUME RHUMAL éclaircit tout cela.

NOTRE LANGUE

Nous avons eu l'occasion, il y a quelques semaines, de reproduire dans nos colonnes une lettre circulaire qui nous venait en droite ligne de Toronto, la Ville-Lumière, la Ville-Reine de l'Ouest. Cette lettre circulaire était une traduction (quel blasphème!) d'un anglais qui ne valait pas beaucoup mieux que le français qui l'accompagnait.

Mais, enfin, c'était pardonnable, à un certain degré.

Aujourd'hui, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs une lettre circulaire fabriquée dans une usine de Montréal, où les traducteurs peuvent se rencontrer tous les jours à tous les coins de rue. Cette usine est située sur la rue Notre-Dame, au 1682 et 1684, au centre même de la ville, et a l'honneur de posséder en qualité de président, un monsieur qui, si j'en juge par son nom, A. O. Granger, doit être un Canadien-français.

Pour ne laisser subsister aucun doute sur la rédaction et la traduction de ce chef d'œuvre, nous donnons les deux versions, anglaise et française. L'Anglais est assez mal fichu, nous en convenons, mais nous en laissons l'appréciation de la version française à nos lecteurs, en nous promettant d'y revenir, si l'occasion se présente.

Voici la version anglaise :

We are desirous of having a present expression of your opinion of the Auer Light, and we enclose a blank for that purpose. We would prefer, however, to have you write us a separate letter on your own paper stating how long you have used the Auer Light, and particularly referring to the satisfaction it has given you and to the economy secured. If you will be good enough to add a word expressing satisfaction with your treatment on the part of the Company and of its methods of doing business we will greatly appreciate it.

We enclose stamped addressed envelope, and would ask you to kindly return the letter of endorsement at your early convenience.

Very truly yours,

A. O. GRANGER,

President.

Maintenant examinez la version française.

Les italiques sont de nous, et nous n'indiquons que les fautes grossières de langage :

Nous désirons que vous nous *exprimeriez* votre opinion sur la lumière Auer ; vous trouverez ci-inclus *un blanc à ce propos*. Nous préfererions cependant que vous nous *écriviez* une lettre *séparée* sur votre *propre* papier, établissant le temps que vous avez la lumière en usage et *particulièrement la satisfaction* et l'économie pratiquée. Si vous étiez assez bon d'ajouter un mot pour exprimer votre satisfaction *sur la manière dont vous êtes traité* par la Compagnie et ses *méthodes d'affaires* nous l'apprécierons grandement.

Vous trouverez *inclus* une enveloppe *avec adresse et timbre*, et nous vous demandons *comme faveur* de bien vouloir retourner le *blanc de lettre* rempli aussitôt que possible.

Votre tout dévoué,

A. O. GRANGER,

Président.

Si Monsieur le Président de la Compagnie Auer avait consulté un homme du métier, il aurait pu se faire rédiger une petite machine dans le genre de celle qui suit, ce qui ne lui aurait pas coûté lourd. De plus, il n'aurait pas contribué à confirmer l'idée malheureusement trop répandue chez un grand nombre d'Anglais qui sont de bonne foi, que le français que l'on parle et que l'on écrit au Canada est une sorte de patois inconnu en France.

Voici ce qu'un homme du métier aurait écrit, s'il eût été dans le cas de Monsieur le Président :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli une lettre circulaire vous priant de me donner l'expression de votre opinion sur l'efficacité et le bon fonctionnement des appareils de la lumière Auer tant au point de vue économique qu'à celui du bien-être qu'ils ont pu vous procurer.

La Compagnie Auer vous témoignerait aussi toute sa gratitude si vous vouliez bien ajouter un mot concernant sa méthode de procéder avec ses abonnés et les bonnes relations qui existent entre eux.

Vous trouverez ci-jointe une enveloppe timbrée à l'adresse de la Compagnie, et si vous êtes assez aimable pour répondre à notre invitation, veuillez nous la renvoyer avec votre réponse sur papier-en-tête, par le retour du courrier.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués, et me croire
 Votre dévoué serviteur,

Vous voyez, M. le Président, que ce n'est pas melin, et que vous auriez fait tout aussi bien, dans l'intérêt de la compagnie que vous représentez, et pour le plus grand bien de la langue française en ce pays, de confier cette rédaction à des gens du métier au lieu de la donner à un commis de bureau quelconque, qui peut très bien connaître la manière de faire des chiffres, mais qui ignore absolument les notions les plus élémentaires de la langue française.

Maintenant, nous nous trouvons en présence d'un document tellement extraordinaire et fantastique que nous avons hésité avant de le publier. C'est ce que les gens d'Ontario appellent une traduction française.

Ce document émane d'une usine de London, Ont., qui s'intitule "The Battle Creek Sanitarium Health Food Co."

Comme il ne faut pas déflorer des chefs d'œuvre de ce genre, nous le donnons tel que nous le trouvons sur la copie qui nous a été envoyée par la poste :

GRANOSE GRANOLA CAMEL-CEREAL

Et autre nourriture spéciale manufacturées par le Battle Creek Sanitarium Health Food Co., provenir à le Battle Creek Sanitarium, off ces nourritures avoir constamment uséré pour les dernières années vingt, et ils ont été amplement instrumental dans le remède des milliers des invalides. Ces nourritures sont le résultat des recherches qui coûte de la peine porteré dans les laboratoires vastes se lier avec le Sanitarium, et sont destiné le test des année plusieurs usage pratique par milliers des personnes de l'un et l'autre malades et hereux.

CAMEL-CEREAL est un cereal substitut pour thé et café, quel a pour années été manufacturerez pour l'usage des Battle Creek Lanitarium. Cet odeur suave délicate et, captive bon goût elles ont habiter milliers de l'usage de ces nerf destructeurs et dyspepsie générative boissons — thé et café.

CAMEL-CEREAL posséderé les suivant excellences : Est prépararé de froment par un

procès quel développeré de la graine un arôme et un goût ainsi serre ressembleran ces des naturels Mocha ou Rio selon ouvent tromper un expert.

CAMEL CEREAL ne fait paa, comme thé et café, Prévenir la Digestion d'Amidon, Prévenir la Digestion d'Albumen, Causer Mal de Tête, Causer Bilieuse, Produire sensibilité de nerfs, Produire Insomnie, Produire un Boueux-Temperament, Contenir Caffein, un Cerveau et Nerf Poison, Contenir Tannine, un Astringent.

CAMEL-CEREAL est thé et café, Oloriférant et Aromatique. Delicatement qui a du goût et Contenterant, Chauffrant et Soulagerant à l'Estomac.

CAMEL-CEREAL pourvoir, comme ne fait pas thé et café, "La Coupe Quelle Rejouir Mais Non Enivrer Pas." L'Essayeré.

Un Bien Savoir Café Celui qui goûte, qai perdre sa force de son estomac est des nerfs ainsie cet ne plus long suivre pas sa profession, et ne prendre pas pair une cuilleree de The de Café dehors la nausée, après l'action de boire une tasse de Caramel-Cereal, remarqueré : "Cet est bon ; Je pourvoir le boire ; Il est capital."

Demandez Votre L'Épicier Pour Ce.

Et voilà que ces bonnes gens d'Ontario ose-ront vous dire en pleine face qu'il n'y a que des ignorants dans la Province de Québec !

Eh bien ' nous allons maintenant adresser un mot à ces Messieurs dans leur propre langue. afin qu'ils ne puissent plaider ignorance.

To the members of the Battle Creek Sanitarium Health Food Co, London, Ont.

@entlemen,

In order that you may thoroughly understand what we want to tell you, we will use your own vernacular and show you that if you desire to obtain and retain the French canadian trade you will have to change your methods, rnd send us litterature which can be read and understood by our people, illiterate as they may be.

The circular you have thrown into every nook and corner of the Province of Quebec will be the laughing stock of the twenty generations coming. Even the babe, in its mother's arms, laughs in its short sleeves and will think, later on, that the superior race of Ontario has not so much superiority after all.

If it comes to a question of language, we may tell you that a man who speaks two languages is worth two men, and we are proud to say that two of our countrymen, the hon. Alfred Evan-turel, the hon. the Speaker of your Legislative Assembly, and the hon. Mr. Laurier, Premier of Canada, speak English in a manner that would put the blush of shame on the face of about three-fourths of your own countrymen.

And if ever you come down to Montreal, drop into the court-house, and you will soon be convinced that the majority of our French lawyers are more than a match for their colleagues in their own language.

And now, gentlemen, if you desire to cater to the French-Canadian trade of the Province of Quebec, send printed matter which can be readily understood, and not such stuff as a Caugh-nauwaga Indian would be ashamed to claim as his own

FRANC

CHRONIQUE

M. Tardivel, vous m'avez chipé, sans m'en donner crédit, "l'Homme-Fatal."

Cela n'est pas correci.

* * *

Par le temps qui court, les bouchers du marché Bonsecours semblent mettre l'épaule à la roue.

* * *

Dans le cours du mois de mai, Madame Bennati donnera une représentation de gala qui sera annoncés sous peu. Pour cette occasion la charmante artiste est à préparer un programme exceptionnel.

* * *

Cependant que les accusations de boodlage et de concussion pleuvent à l'hôtel-de-ville, les pauvres gens qui n'ont pas encore trouvé les moyens de payer leur taxe d'eau sont poursuivis et leurs meubles saisis et vendus sur l'ordre de ces messieurs qui nous gouvernent.

* * *

Il est fortement question de fsire poser des roulettes sous la bâtisse de l'hôtel-de-ville. Par ce moyen, la bâtisse pourrait être enlevée en bloc et ça nous éviterait les frais d'enquête qui nous rongent actuellement sans nous donner aucune solution pratique.

* * *

On annonce que la veuve de M. John H. R. Molson, qui a légué \$10,000 pour la construction d'un four crématoire, exige que les dernières volontés de son mari soient exécutés.

Je souhaite ardemment que ce four soit construit avant mon trépas, pour me permettre de m'en servir moi-même.

* * *

Si M. Laurier s'occupait davantage du Canada et moins de l'Empire, il serait moins populaire à Londres et aurait moins de chance d'attrapper quelque nouveau titre; mais il remplirait mieux les devoirs de son état.

M. Laurier est chargé de sauvegarder non pas les intérêts de l'empire britannique, mais ceux du Canada.

Le parti libéral, depuis six mois, semble avoir entièrement oublié cette vérité élémentaire. *La Vérité.*

* * *

On assure que la délégation japonaise veut à tout prix décrocher les palmes académiques. Les gens qui s'y connaissent m'assurent pue ce n'est pas malin.

Les états de service de Françoise lui donnent une supériorité incontestable sur toutes ses concurrentes.

Elle n'a qu'à montrer aux Français la chronique qu'elle a publiée au lendemain des évènements de Fashoda.

* * *

Nous marchons de reculou, cela a déjà été fréquemment admis, mais la plus forte preuve de la vérité de cette assertion vient de nous être donnée par nos législateurs.

Quand on abolit les punitious corporelles dans les maisons d'éducation de tous les pays civilisés, je ne vois pas bien pourquoi le parlement canadien ferait une loi permettant l'usage de la férule dans les prisons.

C'est le retour à la barbarie.

* * *

Si le gouvernement Laurier voulait regagner un tantinet de la popularité qu'il a perdue, par sa faute, il décréterait le rappel de tout l'argent monnayé pui a cours actuellement, et ferait une nouvelle émission. M. Tarte, notre commissaire à Paris, pourrait s'occuper de la chose, moyennant salaire, bien entendu, et nous donnerait des pièces d'argent semblables à la femme de César, à l'abri de tout soupçon.

On pourrait, de plus, édicter une loi donnant aux magistrats le pouvoir d'emprisonner tout individu trouvé porteur d'une pièce de monnaie mauvaise ou trouée.

La *Vérité* de Québec et le REVEIL sont encore d'accord sur un point. Vous allez voir que Tardivel et moi nous finirons par nous embrasser.

Voici ce que mon ami publie :

Quel mauvais goût montrent nos journaux en publiant "le programme musical qui sera exécuté dans les diverses églises." Cela se fait à la veille de toutes les grandes fêtes, et cela n'a pas manqué de se répéter samedi dernier. Il nous semble que si l'on voulait réfléchir un peu au respect que nous devons à nos temples, à la grandeur et à la sainteté du mystère qui s'y célèbre, on hésiterait à publier ces "programmes" qui assimilent l'église au théâtre, le saint sacrifice de la messe à un concert. Qu'est-ce que cela fait au vrai croyant de savoir qu'à telle église "les solis seront rendus par Mlles X et Z et MM. Y W, avec accompagnement de violon *obligato* par M. Un Tel." Est quand reviendrons nous au beau chant liturgique ? La vanité de quelques personnes en aura-t sans doute à souffrir, la *religiosité* aussi peut-être ; mais combien la vraie religion y gagnerait !

Je ne veux nullement critiquer l'administration de de la justice, car on m'assure que c'est absolument défendu ; et, de fait, il y a des gens actuellement poursuivis pour avoir négligé de se conformer à cette règle élémentaire ; mais, il me sera bien permis de dire en mot à mon gouvernement au sujet des plaintes qui me viennent aux oreilles tous les jours relativement aux retards causés par le surcroît d'ouvrage imposé à nos juges de la Cour Supérieure.

Je suis certain que ces messieurs font tout au leur pouvoir pour rendre justice aux plaideurs et

aux avocats, mais leur nombre est trop restreint, et ils sont obligés de retarder le prononcé de leurs jugements pendant des mois et des mois, au grand détriment de toutes les parties intéressées.

Il me semble que le remède est bien facile à appliquer, à moins qu'il n'y ait pas de candidatures possibles.

D'un autre côté, on m'assure qu'il y a au moins une dizaine d'avocats de grand talent, de haute position dans leur profession, et même des ministres, qui seraient disposés à troquer leur clientèle fructueuse en échange d'un salaire de juge, dans le but unique de rendre service à leur pays.

Dans mon humble opinion, le gouvernement ferait bien de profiter de la bonne volonté qui semble animer ces messieurs et les nommer au plus tôt, car ils pourraient se raviser et ne plus consentir à ces nominations. Et alors le public sera plus que jamais exposé à subir des retards et à attendre encore plus longtemps les décisions dans les causee plaidées.

RIGOLO.

Soirees de Famille

C'est la première fois que le REVEIL parle de ces représentations qui ont été inaugurées il y a déjà un an passé, et sont dues à l'initiative d'un jeune homme de talent, avocat, s'il vous plaît, qui n'a pas craint de se mettre de l'avant et de tâcher de prouver qu'il y avait moyen de montrer à notre public que le théâtre français pouvait s'implanter parmi nous.

De nombreuses tentatives avaient déjà été faites pour arriver à convaincre le public canadien que le théâtre peut ne pas être mauvais, mentionnons, entre autres, celle de Calixa Lavallée, en 1877, avec *Jeanne Darc*, drame lyrique de Gounod, et la *Dame Blanche*, en 1878.

Disons de suite qu'à cette époque bénie une femme canadienne qui osait s'aventurer sur la scène était de suite qualifiée du nom que vous savez, à moins que ce ne fût pour une œuvre méritoire quelconque un concert *sacré* ou toute autre œuvre pie, qui remplissait la caisse ecclésiastique. Et encore !

Les vieilles dévotes, sans beauté et sans prestige qui encombraient alors les chœurs d'église et se contentaient de sentir se frôler contre eux la bedaine grasse d'un curé quelconque—nous ne voulons pas mentionner de nom—s'en donnaient à bouche-que-veux-tu, et daubaient sur le compte de leurs camarades, plus charmantes, possédant plus de talent, et sachant se rendre aimables tout en faisant une large part à la charité.

Il paraît que toutes ces choses ont disparu aujourd'hui, et c'est grâce à l'esprit d'initiative de M. Elzéar Roy, qui a su faire passer, même la *Comtesse Sarah*, l'œuvre la plus immorale de Georges Ohmet, dans la sainte maison qu'on appelle le Monument National.

Monsieur Brukési, notre vénérable archevêque, n'a peut-être pas eu le temps de lire cette œuvre du grand romancier français, ou bien il l'a expurgée. Dans tous les cas, cela ne me regarde pas, et s'il a jugé à propos d'en permettre la représentation, tant mieux. C'est un signe des temps, qui permettent d'espérer que l'émancipation du peuple canadien, au point de vue intellectuel, arrive un bon moment, et que nous aurons bientôt un théâtre vraiment national dirigé par des gens intelligents et exempts de préjugés.

Continuez, M. Roy, et vous avez toutes les sympathies des gens bien pensants qui veulent l'avancement des arts et du beau dans notre pays.

LORGNETTE.

Funerailles de Moine

Tout-Paris était, hier matin, à Sainte-Clotilde, pour assister aux funérailles du Père Didon, ce Tout-Paris qui est fait de grandes dames et de petites, de généraux et de poètes, de prélats et d'acteurs, ce Tout-Paris qui va de l'autel à la scène par la sacristie et les coulisses.

Ils étaient là, les membres de la cohorte mondaine, entourant le catafalque d'un moine qui jeta son rayon dans l'obscurité du temple et qui fit son bruit dans le monde.

Parfois, aux enterrements des hommes qui eurent l'éclat de ce bruit autour de leur nom,

l'ironie de la nature se mêle à la splendeur du deuil et le soleil se met à rire sur les uniformes chamarrés, danse sur les draperies noires, dore insolemment les torchères argentées... Au service solennel du Père Didon, ce ne fut pas cela. Le ciel resta gris, décemment. Mais l'ironie se montra dans le choix du sanctuaire où les voix des prêtres chantèrent en l'honneur du Dominicain : Sainte-Clotilde, l'église de toutes les froideurs, le temple du faux gothique, les murs où les toiles marouflées jouent au chromo autant qu'elles imitent la fresque, la basilique où les prie-Dieu gardent un air de fauteuils à la mode de 1830, celles où les enfants de chœur sont vêtus comme des caricatures de pairs de France, le sanctuaire de la piété convenable et bien reliée, voilà ce que l'on a trouvé pour chanter le "Requiem" sur la dépouille d'un moine qui fut la tempête, et qui osa, du haut de la chaire, lancer la foudre sur les vices de la société bourgeoise.

Si le décor étonne, la splendeur de la cérémonie funèbre se déroule avec la simplicité de majesté qui appartient éternellement au catholicisme : l'église et sa richesse trop moderne disparaissent à mesure que le service avance. Le voile du deuil met sa draperie sur les pierres trop ornées, sur les autels trop dorés. L'idée de sépulture et de caveau se dresse dans l'air enfumé qui pénètre les poumons de sa tenacité victorieuse et qui circule autour de la foule comme le souffle de la mort immortelle.

Dans les conversations discrètes et à voix basse revit pour un instant le moine qui attira sous les pieds de la chaire le plus de femmes françaises, après Lacordaire : la mémoire voit cette robe blanche dont les manches larges étaient parfois comme des ailes d'archange au vol enveloppant ; les femmes restent émuës par le souvenir de ces yeux dont l'iris dilaté semblait lancer des flammes d'idées. D'autres pensent à cette voix de contralto qui faisait des paroles les plus simples une musique mystérieuse et surnaturelle.

Et les prières de l'Église roulant sous les voûtes rappellent que cette réalité est devenue un fantôme. L'ivresse est tombée ; morte la voix !

finis, les gonflements de veines qui faisaient sur ce front effet de nervures sur une voûte. Le suaire et la croix pèsent maintenant sur tout cela, comme la boîte de plomb du Cercueil qui a voyagé.

Et, demain, l'oubli sera plus lourd encore sur cette mémoire. Car ce moine fut incomplet : son bras n'a pas achevé l'étreinte de l'idée ; sa bouche audacieuse n'a osé qu'effleurer les grands sujets, comme le baiser des dévôts effleure les anneaux d'améthyste.

Cette vie se termine dans son mystère comme l'orage meurt parfois dans son nuage... Tandis que je pense à ces choses, aux conférences sur le divorce qui firent un si grand éclat, à sa " Vie de Jésus " qui trompa tant d'attentes, M. Gardey, celui que Rome regrette de n'avoir pas fait cardinal, déroule somptueusement les mérites du mort. Quand il a fini, un homme qui fut l'ami du Père Didon, me tend une lettre et me dit :

— Lisez, monsieur, cette lettre qui me fut écrite par le mort d'aujourd'hui, le jour où il s'installa dans le sinistre exil de Corbara, où l'avaient envoyé ses supérieurs. Lisez et publiez si vous voulez. Beaucoup cesseront avec vous d'admirer mal et à faux l'ami que je pleure.

Et j'ai lu cette lettre, une des plus belles pages sorties du cerveau humain par la plume, et la voici posée comme une couronne de fleurs sur le tombeau entr'ouvert du fils de saint Dominique :

Corbara, 15 janvier 1881

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a causé une joie profonde. Je vous en remercie. Elle m'a révélé un ami inconnu et un ami en communion d'idées avec moi sur ces graves sujets, qui, dans notre pays, divisent aujourd'hui si violemment les hommes. Il ne faut pas m'admirer : Je n'ai fait que mon devoir. Le devoir était dur, il m'a demandé tous les sacrifices à la fois : je les ai accomplis. Tout homme de cœur qui ne doit rien trahir eût fait de même : il n'y a rien de meilleur que de souffrir, indomptable, pour une grande cause. Et la nôtre est grande, cher monsieur. Je dis la " nôtre ", puisque vous êtes comme moi un " moderne " et un " ancien " : moderne par l'intelligence de notre temps, ancien par cette Foi qui nous rattache à l'Eglise et au Christ. Je

suis plus que jamais convaincu que le devoir urgent des hommes qui partagent nos convictions est de mettre en harmonie nouvelle le catholicisme et la société moderne. Nous souffrons tous de l'antagonisme qui sépare et qui met aux prises ces deux puissances, et nous ne trouverons la force, l'équilibre, la prospérité qu'à la condition de les mettre d'accord.

Je n'ai pas d'autre but dans ma vie que celui-là, il commande tout en moi : mes pensées, mes travaux, mes écrits, ma parole publique, mes sacrifices... et c'est pour le servir que je n'ai pas hésité à venir ici, dans un tombeau, m'enchaîner, m'enfermer, comme un mort vivant.

Je n'ai rien voulu trahir, et je me suis dit : Ce drapeau de l'accord entre le catholicisme et la société moderne, je mourrai dans ses plis... mais je ne l'outragerai pas. Or, je l'eusse outragé en n'acceptant point le devoir héroïque de mon obéissance religieuse. Il y a dans la vie de ces fatalités-là.

Ma foi en l'avenir ne s'est point affaiblie dans ma solitude : la retraite ne détruit rien, elle renforce tout ce qui est noble, sentiments et convictions. Je crois donc plus que jamais à un accord possible et je le crois plus que jamais urgent. Il faut à tout prix que nous entrions dans ce monde nouveau que la science, la liberté, la démocratie font fermenter ; il n'y a plus à regarder en arrière, mais en avant. Ce qui est passé ne revient pas, il faut être à ce qui est, à ce qui vit.

Or, ce qui est, ce qui vit, ce qui nous remue, ce qui s'impose, c'est le monde moderne avec sa science, son culte de la liberté, son aspiration démocratique. Pour ma part, je sens en moi le culte de ces choses divines. Je suis né dans leur tourbillon, et elles font partie de moi-même.

La Foi me remue à d'autres profondeurs. J'ai travaillé depuis vingt ans à ce grave problème, savoir si un croyant peut être, en toute loyauté et en toute plénitude, un homme de science de liberté et de démocratie. Il le peut : j'en ai acquis la conviction absolue. Et c'est pourquoi je m'efforce de la communiquer à d'autres.

Tant que ces grandes idées de concorde supérieure n'auront pas prévalu, nous nous agiterons en France dans un antagonisme stérile.

Les hommes de gouvernement doivent comprendre cela comme nous le comprenons ; et aquellos que soient leurs idées religieuses personnelles, il est impossible qu'ils ne voient pas la grande œuvre de conciliation à tenter aujourd'hui dans notre pays. La République a besoin de se rallier l'élément coligieux ; et nous-mêmes croy-

ants, nous en avons besoin de nous rallier l'élément moderne, républicain et démocratique. Si cette œuvre s'accomplissait, la coalition des partis réactionnaires serait brisée; car c'est l'élément religieux qui en fait le nœud; et nous croyants, nous prêtres, nous entrerions en paix avec ce monde vivant qui nous traite en ennemis parce que nous nous sommes faits les alliés de tout ce qui est mort et déchu.

Assurément, cher monsieur, un des moyens les plus efficaces pour arriver à ce but, ce serait, pour le gouvernement, d'introduire dans le haut clergé des hommes comme vous, connaissant la situation, en comprenant les nécessités, et résolus à agir selon ces nécessités. Aussi, je fais des vœux sincères pour le succès de votre candidature à l'un des évêchés vacants. Les prélats de notre pays peuvent, seuls, en se concertant, amener une ère nouvelle en France pour la Religion. Malheureusement les évêques français n'ont ni le talent ni les convictions ni la fermeté requis. Il faut d'autres hommes, des hommes nouveaux qui auront à la fois la prudence et l'élan, qui sauront attendre, mais qui auront l'"audace d'oser."

Pour moi, je travaille sans trêve, et je regarde, du fond de mon exil, ce champ de bataille d'où l'on m'a brusquement retiré, tressaillant chaque fois qu'une lueur d'espérance de victoire apparaît. Vous m'avez été, cher monsieur, une de ces lueurs bienfaisantes.

Si les catholiques continuent, en France, cette alliance avec les partis du passé; s'ils ne savent comprendre ni le passé qu'ils veulent follement restaurer, ni le présent qu'ils ne veulent pas se concilier, ni l'avenir qu'ils entravent, ils seront politiquement et de plus en plus écrasés.

Eh bien, cher monsieur, faisons mieux, nous: ne regardons pas en arrière; le vieil ordre de choses est tombé; les institutions politico-religieuses du moyen âge sont finies; comprenons et aimons notre temps en pardonnant ses faiblesses en corrigeant ses préjugés...; et préparons vaillamment l'avenir, c'est-à-dire une Église française qui s'honore par sa haute culture scientifique, par son respect des institutions politiques libérales et par son dévouement à la démocratie.

Les vertus et la sainteté ne perdront rien: elles n'acquerront qu'un nouveau relief.

Je vous demande pardon de cette longue lettre, je vous ai parlé et écrit comme on parle et comme on écrit à ceux qu'on estime et qu'on aime... Et pourtant je ne vous connais que d'hier. Mais l'âme se lève plus vite que le soleil: et il suffit d'un mot pour la manifester.

Ce mot, vous me l'avez dit; je vous en remercie encore et je vous assure de mon affection en pressant vos mains cordiales.

H. DIDON.

* * *

Tel était donc dans la claire froideur d'une cellule d'exil, le moine que le public croyait fendeur et pourfendeur. Ce mort avait la pudeur de son admirable pensée. Il ne livrait à la foule que ce qu'il croyait digne de la foule et gardait pour l'intimité des lettres la flamme d'une pensée pure comme la lumière d'une auréole sainte. Cette lettre, entièrement inédite, vaut les plus belles oraisons funèbres. Elle pèse davantage pour la gloire que toute l'œuvre du Dominicain. Elle montre que ce moine à baïonnette avait une âme sensible et généreuse. Elle révèle comment l'aigle blessé avait emporté sa blessure vers les altitudes du ciel en marquant de sang sur la montagne le sillon douloureux de son passage.

JEAN DE BONNEFON.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

NE REMETTEZ PAS

Quand vous ressentez le moindre embarras de la gorge, prenez vite une petite cuillerée de BAUME RHUMAL. Vous vous en trouverez bien.

37

LA DERMATINE

Gnérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.

UNE FLAMBEE

Désormais, l'hiver, je brûlerai du newcastle ou du cardiff mélangé de coke. Cela revient à trente sous le sac, l'un dans l'autre. Ce n'est pas cher, et l'on a un feu bête qui chauffe et ne dit rien.

J'ai bien encore dans mon boissier quelques roudins de hêtre, le reste des deux cordes que j'avais achetées, l'an passé, au garde de la forêt d'Avaugour.

Tant pis ! je n'y toucherai plus.

J'ai encore essayé hier soir, et, tout de suite, dès que la flamme a caressé les chenêts, j'ai senti la nausée venir, car cette flamme m'en rappelait d'autres que j'ai vues, il y a trois mois, dans le foyer du vieux Jean-Marie Querrec, à Trebeurden. Je ne veux plus de feu de bois.

Ce matin, le fumiste est venu, et de mon grand foyer, si propice pourtant aux royales flambées de chêne et de hêtre, il a fait, avec une douzaine de briques stupides, une manière de fourneau où il a placé une grille de fonte qui a des prétentions artistiques.

C'est navrant ; mais au moins je me chaufferai tranquille.

Mélancolique, j'ai vu transporter mes chenêts de fer au grenier.

Ils y sont pour longtemps, pour toujours peut-être ! Pauvre Jean-Marie !

Il ne se doutera jamais que ce changement dans ma maison, dans ma vie, dans mes hivers, c'est sa belle flambée qui en est la cause, celle-là qu'il alluma pour moi, en toute innocence, au mois de novembre passé.

Jean-Marie Querrec est veuf. Il habite seul un petit chaume dans le bourg de Trebeurden, pas loin de l'église. Quand j'entrai chez lui, ce soir-là, je ne le connaissais ni d'Eve ni d'Adam. Je revenais de Camlez où j'avais passé la journée au presbytère. Le recteur est mon camarade de collège. On m'attendait pour souper à Kermabel, un ancien château qui a dérogé, et qui est aujourd'hui la ferme de mon oncle, Joseph Le Bourbis, cultivateur connu et respecté dans le pays, car il a du bien de tous les côtés.

J'étais donc devant la maison de Jean-Marie en plein bourg de Trebeurden, quand je fus ar-

rété par une bourrasque accourue du large et par une grêle qui faisait hurler mon chien Mab comme si on l'avait fusillé,

De là jusqu'à la falaise — Kermabel domine la mer — on compte cinq bous kilomètres par le travers. J'étais déjà en retard ; une heure de plus, une heure de moins ! mon oncle d'ailleurs ne m'attendrait pas par un temps pareil. Je pensai qu'il était sage de m'abriter et de me sécher un peu.

Je poussai une porte au hasard.

Ce que je vis me remplit d'aise : un large foyer où pétillait un feu, un grand feu, un immense feu, un feu triomphal, absurde dans une bicoque pareille.

Je perçus un bruit de sabots effrayés et une toux, une toux de vieux, avertisseuse et craintive.

Du seuil, je dis tout de suite en breton qui j'étais, comme il convient de le faire quand on entre dans une maison où l'on n'est pas connu et que la nuit est close.

— Bonsoir ! Je suis le neveu de Joseph Le Bourbis.

Les sabots se rapprochèrent, sortirent de l'ombre rassurés.

Coiffé d'un bonnet de laine, un vieil homme s'arrêta en plein dans la grande lueur du foyer qui l'enveloppa, juste à ce moment, de clartés bleues presque fantastiques.

Et cela fut si étrange que mon chien se cacha dans mes guêlres.

La figure du vieux était douce, de son bonnet tombaient quelques boucles blanches sur ses épaules. Il était vêtu comme tous les paysans de la côte, et il avait, comme eux tous, des yeux bleus d'enfant qui disaient son âme simple et bonne.

Il me regarda en souriant.

A me barbe brune et à mon corps droit, il vit que j'étais jeune et me tutoya, comme font les hommes d'âge aux jeunes hommes qui les saluent dans la langue du pays.

— Sur ma foi, me dit-il, on est mieux à Kermabel que sur la route car ce temps-là, mon fils. Tu es trempé comme un goémon. Ferme la porte et rapproche-toi du feu.

Il me montra un escabeau.

— Ah ! tu es le neveu de Job Le Bourbis ? Il m'a dit souvent, en effet, que le fils de sa sœur Marie-Anne travaille dans les villes, et qu'il est savant comme un prêtre. C'est toi, apparemment ?

— Vous avez deviné, répondis-je.

— Tu diras à ton oncle que tu es entré chez Jean-Marie Querrec. Job me connaît bien. Maintenant, pendant que tu sèches tes hardes, je vais préparer mon souper.

Le bonhomme s'assit dans l'ombre et se mit à peler des pommes de terre qu'il jetait de loin dans une jatte en bois placée près du foyer, ce qui faisait à chaque coup tressauter Mab, étendu à même la pierre chaude.

Je ne pensais point à parler, tellement j'étais à l'aise.

Au bout de quelques instants, je remarquai que le bonhomme remuait les lèvres comme s'il parlait tout seul. Nos yeux se rencontrèrent une fois ; il devina ma pensée.

— Tu te demandes à qui je parle, mon fils. Je parle à Notre-Dame-de-Bon-Secours, car je songe à ceux qui sont au large de ce temps-là. La bonne Vierge doit sourire d'entendre un vieux fou qui dit son chapelet sur des pommes de terre. Quand j'ai récité cinq *Ave* sur chacune, la bonne Vierge a son compte, et moi aussi.

Le vent hurlait à la porte comme une bête mauvaise, et la pluie s'abattait, rageuse, contre les vitres.

Sept heures sonnèrent : le vieux se leva.

— Il faut que j'aille fermer l'églisc ; j'ai déjà trop tardé, dit-il.

— Faites ce que vous avez à faire, Jean-Marie. Ne vous tourmentez point à mon sujet.

Avant de s'en aller, il entra dans une petite cour derrière, et revint avec une brassée de planches ruisselantes.

Je lui fis observer qu'avec ce bois mouillé, il risquait de tuer la belle flambée qui m'avait réjoui l'œil en entrant, et devant laquelle je me sentais déjà revivre.

— Tiens-toi en paix, mon fils.

Et, souriant avec malice, il jeta sa brassée de bois tout à trac sur les chenêts.

Quand il ouvrit la porte, le vent le rejeta en arrière, et il tsembla sur ses jambes débilées. Mais têtû, la main sur son bonnet de laine, arabouté cette fois, il s'enfonça dehors et referma brusquement la porte.

Dès qu'il fut sorti, je remarquai, presque avec stupeur, que les planches moeillées s'étaient embrasées.

En un instant, cela fit une monstrueuse flamme. Je m'allongeai, je m'étirai sur mon banc, heureux comme une chatte, grisé de bien-être après cette journée humide et cette rafale de grêle qui m'avait affolé.

Mab dormait à mes pieds, le poil fumant, soupirant d'aise dans son sommeil.

Bercé par le vent qui se démenait sur la route, je suivais, les yeux à demi fermés, les radieux caprices des flammes hautes et claires. Je ne me rappelais point avoir vu feu si gaillard, si sonnant.

À Kermabel, on brûle du hêtre en temps ordinaire, et de l'ajonc le jour où l'on fait des crêpes, parce que le feu de l'ajonc est plus vif et saisit mieux la pâte de froment.

Chez mon père, on brûle du chêne. Le cœur de chêne, vraiment, donne un beau feu.

Et pourtant, ni à Kermabel, ni chez nous, nulle part, je n'avais vu flambée pareille.

Le long de la cheminée noire de suie, une flamme à faire peur montait, se repliait, ardente ou langoureuse, et parfois fatiguée, s'étalait à plat comme une prodigieuse chevelure blonde, ou bien elle retombait tout à fait, au ras des chenêts, et rampait, en sifflant à travers les planches qu'elle lèchait avec volupté de ses langues agiles et souples, humaines, on l'aurait cru, tant il y avait de ruse dans leur action et de colère devant l'obstacle.

Et cette flamme, je l'entendais chanter ou pleurer peut-être — je n'aurais su dire — car sa voix était confuse, ou plutôt, de ce tourbillonnement de clarités, il sortait des milliers de petites voix qui chantaient, soupiraient, sanglotaient, riaient tour à tour, indistinctes et lointaines...

Dans la braise, voilà que je voyais mainteant une vieille figure ridée qui ressemblait au portraie que j'avais regardé tout à l'heure, au dessus de Jean-Marie....

Elle paraissait s'appuyer sur l'un des chenêts, le plus proche, et cette figure était endiablement triste.

Puis une autre là, au ras de la pierre ! celle-ci vieille comme l'autre, avec la bouche ouverte et sans dents.

Puis des jeunes, toutes jeunes, au bout de la flamme, montant et descendant comme en un jeu de long de la crémsillère.

Est-ce que je dormais ? Est-ce que je rêvais ? Je poussai du pied le bois non consumé, et la flambée s'effondra dans une plainte.

L'extrémité des tisons restait sur les chenêts. Je me proposais à pousser le tout dans le brasier, quand, du bout des planches, je vis tomber une à une des gouttes de feu pareilles à des larmes. "Cinq, six, sept, huit..."

Je les comptai malgré moi, les yeux fixes, le cœur gêné.

Chacune de ces gouttes, en touchant la braise, se fondait avec ce léger sifflement que fait le beurre en tombant dans la poêle chaude.

Puis, une petite flamme rapide et courte montait, tantôt bleue, tantôt d'un rouge vif, et, quelquefois, d'une couleur indécise, fleur de pêche ou chair de femme.

Elles continuaient de tomber... sssi... sssi
Je détournai les yeux et me pris à souhaiter que Jean-Marie ne tardât plus.

Je devais être pâle.

Brusquement la porte s'ouvrit, et, dans un hurlement de rafale, il entra avec une autre brassés de planches.

— Quel feu du diable avez-vous là, Jean-Marie ? J'en suis malade !

Je lui dis ces mots moitié riant, moitié fâché, ne sachant quel ton prendre.

Le vieillard sourit doucement et répondit :

— Tu es pâle, mon fils, à cause de ce que tu as vu. Je n'avais point pensé à te le dire....

Un bon feu l'hiver, c'est bon, quand on est vieux. Moi, je suis vieux, mais je suis pauvre, et je n'en aurais guère si mon métier — c'est moi le fossoyeur — ne me donnait du bois à volonté. Ces planches me viennent des morts que je déterre quand leur temps est venu. Il faut faire de la place aux autres, comme de juste. Tu comprends, mon fils ?

J'étais debout, plus pâle encore.

L'œil mauvais, je regardai le vieux, et, sifflant mon chien, je me dirigeai vers la porte, que je fis claquer de colère.

Depuis, je me suis rappelé souvent Jean-Marie et son feu de planches.

Oh ! je ne lui en veux plus au pauvre vieux.

Pour se chauffer de ce bois-là, il faut être un scélérat ou un saint.

Et Jean-Marie Querrec, de Trebeurden, n'est pas un scélérat.

FRANCOIS SIMON.

ECONOMIE

Le BAUME RHUMAL ne coûte pas cher, et il produit un bien incalculable, 38

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA